

Parler de l'absence

Pierre-André Tremblay

Numéro 28, mai-juin 1987

Vivre ailleurs pour écrire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20783ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, P.-A. (1987). Parler de l'absence. *Nuit blanche*, (28), 52–53.

par Pierre-André
Tremblay

PARLER DE L'ABSENCE

L'immigration récente au Canada de Tamouls, Turcs, Salvadoriens et Guatémaltèques a remis en question l'image traditionnellement favorable aux minorités que les Québécois ont d'eux-mêmes. L'anthropologue Pierre-André Tremblay est allé voir dans les catalogues de nos maisons d'édition et a constaté que la question ethnique en est singulièrement absente.

La première leçon qu'apprennent les étudiants en sciences sociales est que la société constitue un système. Il n'y a pas une progression calibrée des rapports sociaux qui irait du simple au complexe. Tout est toujours donné d'emblée dans la complexité et, parfois, dans le désordre; tout est toujours-déjà-là. Il en découle que les dimensions du réel social s'établissent par mises en correspondance mutuelles: la société n'est pas la somme des individus qui la composent, elle consiste dans l'ensemble des *rapports* qui s'établissent entre ces individus. Toute structure étant, par nature, structurante, comme disait Piaget, les organisations sociales sont organisatrices d'univers, de *cosmos*: la définition de la nature, c'est-à-dire du non-social, sera sociale. La culture, elle aussi, a horreur du vide.

Illustration: pour l'idéologie traditionnelle, les intouchables (*burakumin* japonais ou *harijan* indiens) ne sont pas une caste. Ils sont hors caste: pas vraiment sociaux et, de ce fait, pas vraiment humains. Ils s'occupent de l'animalité (cuir, boucherie), de la saleté, des déchets et de la mort. Il est clair que ce rejet à l'extérieur ne se produit que par une *décision* sociale qui, indiquant ainsi le seuil de passage de l'animal à l'humain, donne au groupe un fondement garanti par la nature même des choses.

Cette topographie du dedans et du dehors a des ramifications envahissantes. Passe encore lorsque les sauvages vivent sur un autre continent: ils sont suffisamment loin pour être périphériques. Mais s'ils se trouvent tout près? juste voisins? dans les pores de la géographie quotidienne? Que faire? Eh bien... exactement la même chose.

Comment s'en débarrasser

Souvenez-vous de l'histoire du Canada telle que présentée par les Frères des Écoles Chrétiennes. Nos ancêtres, c'est-à-dire nous en notre essence, se sont d'abord collé-taillé aux Indiens païens, féroces, repoussants — de vraies bêtes. Après un court interlude où on devine qu'ils furent manipulés comme des enfants (autre catégorie-de-nature) par les Anglais, les Indiens *disparaissent* de notre histoire pour être remplacés par les habitants de la Nouvelle-

Angleterre puis du Haut-Canada. Ah, que nous étions bien lorsqu'il n'y avait que nous face à l'Anglais!

Cette belle simplicité s'est écroulée avec l'arrivée des vagues d'immigrants. À mesure que s'écoule le XX^e siècle, cette vision dualiste du monde a de moins en moins collé à la réalité, et n'a survécu que grâce à une mythologisation de plus en plus fantasmagorique du *nous*, dont témoigne la variabilité des expressions utilisées pour nous désigner.

La production des sciences sociales québécoises illustre bien cette mythologie. Les grands classiques des années 60 (Fortin, Rioux et Martin, Rocher¹) subsument l'histoire récente du Québec sous le seul thème de la construction étatique de la Nation québécoise. Pas un mot sur les Amérindiens ou les immigrés. Nous sommes tous, nous avons toujours été, Blancs et catholiques.

Ce silence est intellectuellement tout à fait analogue au rejet subi par les groupes-parias orientaux. Le cas amérindien est particulièrement clair, puisque périphérique jusque dans sa géographie. Qui, en 1965, se soucie de la baie James? Les recherches scientifiques sont pourtant nombreuses, comme le montre *Cultures et Sociétés autochtones au Québec* de Richard Dominique et Jean-Guy Deschênes (IQRC, 1985), mais reléguées aux musées et départements d'ethnologie. Pas de sensibilité sociale notable. C'est par le silence que nous avons rejeté l'étranger.

En ville, c'est-à-dire à Montréal, l'évidence imposait qu'on lui fasse une place. Une rapide recherche bibliographique permet en effet de constater une abondante production intellectuelle et universitaire (voir, par exemple *Les Juifs du Québec* de David Rome, Judith Nefsky et Paule Obermeier, IQRC, 1981). Il est frappant de remarquer que les textes sur ce qu'on appellera plus tard les *ethniques* sont essentiellement l'œuvre des ethniques eux-mêmes. Tout se passe comme si, en acceptant leur présence dans l'univers intellectuel, on les avait relégués encore au ghetto ethnique. La même procédure fut utilisée à propos des femmes universitaires: s'il faut vraiment qu'elles soient dans les facultés, ce sera à condition de s'occuper des questions féminines. Qu'on laisse les questions sérieuses aux hommes (cette comparaison n'est pas gratuite, Stephen Jay Gould ayant remarqué, dans *La mal-mesure de l'homme* (1983, Biblio-essais n° 4027),

que le racisme scientifique confond en général les divers groupes dominés, qu'ils soient de sexe, de race ou de classe: tous des sous-hommes, littéralement).

Le retour du refoulé

Dans un tel contexte, l'apparition de recherches sur les ethniques peut sembler surprenante. Les années récentes ont en effet vu la publication d'ouvrages diffusant quelques résultats d'études théoriques ou empiriques, souvent sous forme de collections d'articles: les revues des départements d'anthropologie de l'université Laval (*Anthropologie et sociétés*, Vol. 2, n° 1, 1978: *Minorités ethniques, nationalismes*), de sociologie des universités Laval (*Recherches sociographiques*, Vol. 25, n° 3, 1984: *Immigrants*) et de Montréal (*Sociologie et sociétés*, Vol. 15 n° 2, 1983: *Enjeux ethniques*), de même que l'UQAM (*Cahiers de recherche sociologique*, Vol. 2, n° 2, 1984: *Problèmes d'immigration*) ont, ainsi, consacré des numéros entiers à ces problèmes.

En y regardant de plus près, on peut imaginer quelques explications simples. D'une part, l'élection d'un parti ethnique a créé un appel d'air: qu'est-ce que la Nation? Qui sommes-nous? Les obsessions d'identification démontrées par le *Livre bleu* du ministère d'État au Développement culturel ont favorisé non seulement l'apparition d'un Institut de recherche sur la culture mais encouragé la méditation sur notre propre nombril et notre droit à revendiquer ce territoire comme nôtre.

Par ailleurs, les organismes fédéraux ont ouvert grand les vannes des organismes subventionnaires. L'effort pour faire du *multiculturalisme* une idéologie apte à être opposée au nationalisme québécois a permis aux idéologues professionnels de mettre à jour l'héritage mondial du Canada. Enfin, l'intérêt envers les études amérindiennes peut être compris comme l'effet direct de ce développement économique planifié par l'État qui fut la construction des barrages de la baie James. Remettant en question le droit du sud à exproprier leurs terres, les Amérindiens devenaient intéressants. On n'a qu'à consulter les nombreux articles consacrés à ce sujet par *Recherches amérindiennes au Québec*. Le livre de Sylvie Vincent et Bernard Arcand, *L'image de l'Amérindien dans les manuels scolaires du Québec* (HMH, 1979) s'insère dans cette mouvance avec le mérite d'élargir le débat.

Rien n'est jamais simple lorsqu'il s'agit du social. Même dans ce contexte, le traitement différentiel accordé aux minorités a été occulté. Le racisme c'est toujours celui des autres et, d'ailleurs, à peine en parle-t-on. À ma connaissance, les seuls travaux à lui accorder une place raisonnable sont ceux du Mouvement québécois contre le racisme (*Le racisme au Québec: actes du colloque des 25 et 26 mai 1979*, MQCR, 1979) et *Les Haïtiens au Québec* (PUQ, 1978) de Paul Dejean — lui-même Haïtien bien connu pour sa longue expérience d'organisation communautaire.

D'ailleurs, a-t-on suffisamment remarqué que nos gouvernements ne parlent pas de racisme, mais de *discrimination envers les minorités visibles*? Nos hommes politiques ne nous avaient pas habitués à autant de grâce dans le maniement des euphémismes.

Camouflage caractérisé

Nous avons tenté de camoufler la multiplicité des origines de la population de ce pays. Lorsque ce ne fut plus possi-



La production éditoriale québécoise fait peu état des Amérindiens. En peinture, les problèmes de figuration sont tout aussi apparents. Considérant peut-être qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, Theotariolin (Zacharie Vincent) avait peint cet autoportrait (XIX^e siècle).

ble nous avons redéfini les outils intellectuels aptes à penser notre histoire. Si les recherches scientifiques sont vraiment représentatives de la réalité, personne n'est raciste — à peine y a-t-il quelques gens pour faire de la discrimination envers... etc.

Mais on ne peut pas tromper tout le monde, tout le temps. Les réactions à l'arrivée des réfugiés montrent que la bête raciste vit toujours et qu'elle emploie les mêmes arguments: voleurs de jobs, voleurs de femmes, ils remettent en question le bel équilibre naturel de nos communautés. On assiste toujours à la même rhétorique: le Québec est présenté comme une entité sans fractures, l'étranger est réduit à sa dimension biologique (ces gens-là transportent le SIDA) et met en danger notre intégrité. Qu'on rejette ceux qui arrivent et qu'on encourage le départ de ceux qui sont déjà ici. Hitler avait lui aussi envisagé de payer les Juifs pour qu'ils quittent le sol de la Mère-patrie.

Il y a une autre leçon qu'apprennent les étudiants en sciences sociales: les problèmes des immigrants sont d'abord ceux de la société d'accueil. Les races n'existent pas, mais le racisme, lui, n'est pas mort. ■

1. Gérard Fortin. *La fin d'un règne*. HMH, 1971; Marcel Rioux et Yves Martin. *La société canadienne-française*. HMH, 1971; Guy Rocher. *Le Québec en mutation*. HMH, 1972.